

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input checked="" type="checkbox"/> Continuous pagination/
Pagination continue |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Includes index(es)/
Comprend un (des) index |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient: |
| <input type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: | <input type="checkbox"/> Title page of issue /
Page de titre de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Caption of issue /
Titre de départ de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Masthead /
Générique (périodiques) de la livraison |

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

CINQUIÈME PARTIE. — LE PROCÈS.

XXVIII.

Et, en effet, bien que la soirée fût avancée, il se rendit à la préfecture de police, fit demander une audience au préfet pour affaire urgente, et, ayant été immédiatement introduit près de lui, il remit au haut fonctionnaire le dossier de Julier Verdier en lui rappelant de quelle affaire il s'agissait.

—Merci, monsieur le juge de paix ! s'écria le préfet. Cette affaire, en effet, préoccupe beaucoup la justice depuis longtemps. Mes agents y perdaient leur latin, malgré tout leur zèle. Il leur manquait le fil conducteur. Le voici.

On fit chercher immédiatement le chef de la sûreté. Il était absent. Il fallut attendre. Enfin, à onze heures du soir, il prenait à son tour connaissance du fameux dossier.

—Nous y sommes ! se dit-il en se frottant les mains. Tout le reste sera facile.

Et, prenant une voiture, il arriva à minuit chez M. de la Tour.

—Quelle affaire importante vous amène à pareille heure ? lui demanda le juge surpris.

—La fameuse affaire de la rue de l'Université.

—Ah ! ah ! vous avez du nouveau ?

—Oui... je vous apporte les noms des assassins. Monsieur de la Tour boudit.

—Est-ce possible ?...

—Lisez !... fit le chef de la sûreté en lui remettant le dossier qu'il avait apporté avec lui.

Au tur et à mesure que le magistrat lisait, d'abord le testament du comte Lucien d'Esparre, puis la lettre de Furet, la

pâleur envahissait son visage et de grosses gouttes de sueur perlaient à la racine de ses cheveux.

—Qu'avez vous ? interrogea le représentant de la police, étonné de ce trouble.

—Ce que j'ai, monsieur ? C'est que je ne me pardonnerai jamais l'erreur où j'ai failli tomber à l'égard de deux innocents.

Monsieur Didier de la Tour se promenait avec agitation dans son cabinet.

—Maintenant, s'écriait-il brusquement en se retournant vers le chef de la sûreté, notre premier devoir c'est de réhabiliter, d'une façon éclatante, Mme la comtesse de Noiville et le docteur Dauray !

—Nous avons les moyens ! répliqua le chef de la sûreté en frappant sur le dossier.

—Je l'espère. Commençons par nous assurer des coupables.

Et se mettant à son bureau, le juge d'instruction écrivit le nom de Julie Verdier et celui de Prosper Martin sur deux

mandats d'amener, tout préparés à l'avance, et les remis au chef de la sûreté en lui disant de faire la plus grande diligence.

—Dès le point du jour, mes agents seront en compagnie ! fit le policier en saisissant les deux mandats que lui présentait M. Didier de la Tour.



Désiré prêtait attentivement l'oreille au moindre bruit...

XXIX

Cette nuit-là, c'est à peine si le magistrat se coucha, et, à coup sûr, il ne dormit pas du tout. Plus il songeait à la révélation qui venait de lui être faite, plus il comprenait combien il s'était égaré, en accusant la veuve du comte de Noiville et le docteur Dauray.

Que Julie et Prosper fussent les coupables, nul doute possible. D'ailleurs, ces deux noms ne lui étaient pas inconnus. Maintenant il se rappelait qu'il avait vu ces deux personnages dans son cabinet, alors que Julie était poursuivie sous l'inculpation de vol, et Prosper pour rébellion envers les agents. Mais, qui les avait fait arrêter, condamner ? C'était le comte de Noiville ; celui-là même qui, peu de mois après, succombait sous leurs coups.

Ainsi la vengeance s'était jointe à la cupidité pour armer le bras des assassins. Il ne restait plus à présent qu'à connaître celui qui avait revêtu la personnalité de Pierre Henry ; celui qui s'était introduit chez le comte, sous la livrée du groom ; celui, en un mot, qui seul avait pu faire pénétrer l'assassin à l'intérieur de l'hôtel de la rue de l'Université.

Dès que l'heure le lui permit, M. Didier de la Tour sortit de chez lui pour se rendre chez Me Ferté, le notaire. Avant tout, il fallait savoir si la copie du testament du comte Lucien d'Esparre était exacte. Me Ferté s'empressa de satisfaire à la demande du juge d'instruction, lequel put s'assurer que la copie et le texte ne différaient en rien. Donc, plus de doute à cet égard. L'intérêt de Julie Verdier et de Prosper Martin à la mort du comte Gérard de Noiville sautait aux yeux. Donc, c'étaient bien eux les vrais coupables ! Mais qui avait frappé Pierre Henry, puisque les deux crimes se reliaient si intimement ? Et, soit Julie, soit son ancien fiancé, Prosper Martin, soit tous les deux, connaissaient-ils l'enfant trouvé qu'on avait dépouillé de ses papiers ?

M. Didier de la Tour, en quittant Me Ferté à qui il s'était bien gardé de rien dire, de rien expliquer, de peur qu'une indiscretion ne mit les vrais coupables sur leurs gardes, M. Didier de la Tour se rendit incontinent à l'hôpital Saint-Antoine, auprès du blessé, entré alors en pleine convalescence.

—Connaissiez-vous un individu nommé Prosper Martin ? lui fit demander le juge d'instruction.

—Non, répliqua Pierre Henry ; mais je connaissais son frère.

—Ah ! il avait un frère ! s'écria le magistrat, sentant qu'il touchait au nœud du drame.

—Quel âge peut-il avoir ?

—Environ quatorze ans.

—Et comment le connaissiez-vous ?

—Nous avons joué souvent ensemble, chez un marchand de chevaux où j'étais employé et où il venait me voir.

—Comment s'appelait-il ?

—Désiré Martin.

—Votre taille à peu près ?

—Oui, un peu plus grand, mais très peu de chose.

—C'est bien cela ! pensa le magistrat. Nous tenons la vérité.

—Et vous rappelez-vous l'avoir rencontré, peu de temps avant la tentative dont vous avez été victime ?

Pierre Henry réfléchit quelques secondes, puis se frappa le front.

—En effet, fit-il. Je me souviens, maintenant. Deux jours environ avant celui où je fus frappé, je rencontrai Désiré.

—Où cela ?

—A Saint-Maur-des-Fossés.

Et Pierre Henry raconta comment ils avaient échangé quelques paroles insignifiantes. La chose devenait tellement claire qu'il était inutile d'insister. Ce n'était peut-être pas lui qui avait poignardé Pierre Henry, mais c'était certainement lui qui avait joué le personnage du groom, lui, Désiré, le frère de Prosper. Aussi, à peine rentré chez lui, le juge d'instruction signa-t-il un troisième mandat d'amener au nom de Désiré Martin.

Mais il ne suffisait pas, malheureusement, de signer des mandats d'amener pour mettre la main sur les trois personnages que tout désignait comme les auteurs des deux meurtres dont M. Didier de la Tour était chargé de poursuivre l'instruction. Et c'est ce qui lui fut démontré, le lendemain, quand le chef de la sûreté lui communiqua le résultat négatif des premières recherches.

Les choses en étaient là, et M. Didier de la Tour commençait à éprouver quelque découragement, lorsqu'un agent, plus heureux dans ses investigations, vint annoncer qu'il avait découvert que la mère de Prosper et de Désiré vivait encore et tenait une boutique de brie à bras au numéro 53 de la rue Rébeval.

On doit se rappeler, en effet, que Prosper, lors de son arrestation pour coups et blessures aux agents, s'était gardé de parler de sa mère, et comme la vieille femme n'avait jamais paru dans aucun des agissements de ses fils, ceux qui les recherchaient ignoraient jusqu'à son existence.

—Nous voilà sauvés ! s'écria le juge d'instruction en recevant cette bonne nouvelle de la bouche du chef de la sûreté. Nous saurons par elle ce que sont devenus ses deux fils.

—Si nous ne les trouvons pas chez elle, tout simplement.

—Prenez quelques hommes avec vous, et nous allons nous y rendre à l'instant même.

—Je vous accompagne, ajouta M. Didier de la Tour.

XXX.

Louise Martin avait considérablement changé depuis que nous avons cessé de nous occuper d'elle, ou, plutôt, suivant la pente de sa nature et de ces vices, augmentés par le progrès de l'âge, elle était tombée rapidement, pendant l'année qui venait de s'écouler, jusqu'au dernier degré de l'avilissement.

L'avarice et l'ivrognerie étaient devenues chez elle deux maladies à l'état aigu ; non seulement parce qu'il est dans l'ordre des choses que toute passion que nous ne dominons pas finisse par nous envahir et nous dominer ; mais aussi parce qu'elle avait éprouvé une immense déception et une énorme déconvenue.

Désiré avait fait briller devant ses yeux l'espoir d'une grande fortune prochaine. Il l'avait ébloui, grisé du ruissellement imaginaire des millions de mademoiselle d'Esparre. Ces millions, plusieurs fois, la vieille femme avait cru les tenir, et, chaque fois, ils avaient échappé à ses convoitises surchauffées.

Les jours, les semaines, les mois, s'étaient succédé, sans amener le résultat carassé, rêvé. C'en était trop pour le faible cerveau de cette créature vicieuse et avilie. Voyant que rien ne venait, voyant même que Julie lui reprenait la somme remise entre ses mains, constatant que Désiré ne lui parlait plus de rien,

évitait de répondre à ses questions, la rage, puis le désespoir, désespoir peu touchant, on l'avouera, s'étaient emparés du cœur de la vieille avare, et elle avait cherché une consolation dans la boisson, se livrant de plus en plus à son vice favori.

Or, plus elle buvait, plus Désiré, craignant qu'il ne lui échappât quelque indiscretion dans son ivresse, devenait peu expansif avec elle. Il ne lui parlait plus de rien.

Peu à peu, Louise Martin avait cessé de s'occuper de son petit commerce. Depuis le départ de Désiré, c'est-à-dire depuis environ six semaines, c'est à peine si elle avait ouvert sa boutique une ou deux fois. Elle ne sortait plus que pour acheter de l'eau-de-vie, et passait des journées entières, assise ou étendue dans quelque coin, hébétée par la boisson, ne mangeant presque plus, ne sortant de son ivresse, à de rares intervalles, que pour tomber dans ces tristesses sinistres que connaissent tous les alcoolisés, lorsque l'acool ne les tient pas foudroyés.

Aussi l'isolement complet avait-il fini par se faire autour de la veuve Martin. Peu à peu, les voisins avaient cessé de lui dire même le bonjour. On ne s'inquiétait plus d'elle, et elle pouvait rester deux ou trois jours renfermée, sans que personne y fit attention ou prit la peine de venir s'informer si la vieille femme, absolument seule, n'était pas morte. " Elle cuvo son eau-de-vie ", disait-on en haussant les épaules, et c'était vrai.

Le jour même où la police allait faire une descente chez elle, la mère Martin, après être restée renfermée pendant presque toute la semaine, était sortie à la tombée de la nuit pour se rendre chez le marchand de vin et renouveler sa provision d'eau-de-vie épuisée. Elle ne sortait plus guère que pour cela. En se traînant péniblement, elle put accomplir sa commission ; et, une fois en possession de son liquide favori, elle se hâta de retourner chez elle, où elle se barricada avec soin.

En effet, devenue de plus en plus défiante, ainsi que tous les avares, elle avait la crainte perpétuelle qu'on ne vînt la voler et, dès qu'elle était chez elle, elle fermait toutes les issues, portes, fenêtres, contrevents, à grands renforts de serrures de sûreté et de verrous formidables.

Rentrée chez elle à tâtons et s'étant assurée que toutes les ouvertures étaient solidement closes, elle se versa, dans l'obscurité, un premier verre d'eau-de-vie, qu'elle vida d'un trait. Alors profitant de la vigueur factice et toute momentanée que lui communiquait son poison habituel, elle voulut allumer une petite lampe à pétrole, afin de pouvoir se guider, car la nuit était venue complète à cet instant.

La lampe allumée, après avoir jeté un regard soupçonneux autour d'elle, et convaincue qu'elle était bien seule, elle prit la lumière d'une main, sa bouteille d'eau-de-vie de l'autre, et s'achemina, chancelante, vers l'escalier de bois, qui conduisait de la boutique à la chambre à coucher. Mais, à la troisième marche le pied lui manqua. Elle roula lourdement jusqu'au bas de l'escalier, laissant échapper les deux objets qu'elle tenait : La bouteille d'eau-de-vie qui se brisa ; la lampe, dont le pétrole enflammé se répandit sur le parquet, où, se mélangeant à l'alcool, il entourait la vieille femme de flammes qui gagnèrent aussitôt ses vêtements.

Le danger, puis la douleur, lui rendirent des forces. Elle se redressa, affolée, hurlant, entourée de flammes qui mordaient sa chair, et voulut s'enfuir, par un instinct de conservation ; mais, en courant, elle activait les flammes du brasier attaché à ses chairs.

Elle s'était dirigée, néanmoins, vers la porte. Elle ne put

l'ouvrir, grâce aux précautions qu'elle avait prises, et d'ailleurs les forces lui manquaient, et la douleur la terrassa. Elle tomba sur le plancher qui commençait à prendre feu, se roulant sur ce bûcher où elle brûlait vive, poussant des cris effroyables qui ne tardèrent pas à s'éteindre dans l'agonie, puis dans la mort.

Les voisins, éveillés par ces hurlements, s'étaient rassemblés devant la porte de la boutique. Ils essayaient de l'ouvrir ; mais, bien que la boutique de Louise Martin ne fût guère qu'une misérable baraque en planche, toutes les fermetures en étaient extrêmement solides. La porte résista.

On envoya prévenir le commissaire de police. Tout cela prit du temps. Les cris avaient cessé. Tout à coup, une épaisse fumée s'éleva, filtrant par les fentes des volets et les interstices des fenêtres, puis des flammes apparurent.

La maison était en feu ! Quand le commissaire de police arriva, bientôt suivi des pompiers, il n'y avait plus espoir d'éteindre l'incendie. La seule chose à tenter, c'était de sauver les maisons voisines, en circonscrivant l'action du feu.

Au même moment, une voiture débouchait rue Rébeval. Cette voiture amenait M. Didier de la Tour, le chef de la sûreté et deux agents choisis parmi les plus résolus et les plus vigoureux. La voiture dut s'arrêter à distance devant un cordon de gardiens de la paix qui barraient la rue.

— Que se passe-t-il donc ? demanda le chef de la sûreté, en s'adressant à l'un des agents.

— C'est le No. 53 qui brûle, répliqua le gardien de la paix.

En entendant ces mots, le juge d'instruction bondit hors de la voiture.

— Le 53 ! s'écria-t-il. Mais n'est-ce pas là que demeure une nommée Louise Martin ?

— Marchande de bric-à-brac, oui, monsieur.

— Si c'est à elle que vous avez affaire, ajoutez un second gardien, vous arriverez trop tard.

— Trop tard ?

— Oui, la malheureuse est morte ! La maison vient de s'écrouler, et on n'a pu pénétrer jusqu'à la vieille femme pour la sauver.

Le juge d'instruction et le chef de la sûreté se regardèrent avec une expression de stupeur et de découragement.

— Et tout ce qui aurait pu nous renseigner, nous guider, par une perquisition approfondie, a disparu ! murmura M. Didier de la Tour.

— Car on n'a rien sauvé ? ajouta-t-il.

— Rien, monsieur.

— Allons ! grommela le chef de la sûreté, voilà qui va compléter la besogne. Dans toute cette affaire, nous avons un vrai guignon !

XXXI.

Robert, en voyant l'évanouissement de Jeanne, s'était précipité vers elle, écartant brusquement Andrée, qui s'appêtait à la secourir.

— Oh ! mon Dieu ! s'écriait mademoiselle de Beaumont. Elle va mourir !

— Taisez-vous ! fit violemment Robert, redevenu instantanément médecin.

Il prit la tête de Jeanne, la souleva, la considéra attentivement pendant quelques secondes ; puis, la reposant sur l'oreiller, il écouta les battements du cœur. Quand il se redressa, il était d'une pâleur effrayante.

—Depuis quand est-elle ainsi ? demanda-t-il d'une voix brève dont il ne pouvait pourtant dissimuler le tremblement.

—Depuis quelques jours, répondit Andrée. Mais jamais elle n'avait eu une crise pareille. Que faut-il faire ?

Robert ne répliqua pas tout d'abord. Maintenant, il tâtait la poule, regardait la couleur de ses lèvres et de la peau des paupières, s'assurait de l'amaigrissement extraordinaire de la jeune femme.

—Un médecin l'a vue ? fit-il enfin.

—Oui, sans doute ; mais il y a déjà plus de huit jours, et elle n'était pas ainsi.

—Qu'a-t-il dit ?

—Qu'elle était anémique.

—Ah ! Et qu'a-t-il ordonné ?

—Le vin de quinquina, les ferrugineux, le jus de viande.

—Et rien d'autre ?

—Pardonnez-moi. Une poudre à prendre tous les deux jours, dans une infusion froide de violettes avant de s'endormir.

—Montrez-moi cette poudre.

Andrée courut à un petit meuble placé dans l'angle de la pièce, ouvrit un tiroir et rapporta au docteur plusieurs paquets préparés d'avance, ainsi que l'ordonnance qui les accompagnait.

Robert lut vivement l'ordonnance.

—Cela est inoffensif, murmura-t-il. Un simple calmant.

Alors il ouvrit un des paquets qu'on versait dans l'infusion et le considéra avec une extrême attention.

—Oh ! oh ! fit-il.

—Quoi donc ?

—Rien !

Robert constatait, au premier abord, que la quantité de poudre contenue dans le paquet était visiblement supérieure à celle prescrite par les termes de l'ordonnance. Sa pâleur augmenta. Un soupçon terrible évidemment traversait son esprit. Alors, mouillant son doigt, il prit quelques grains de la poudre et les porta à sa bouche, où il les laissa fondre lentement.

—Malédiction ! s'écria-t-il au bout de quelques secondes. Il y a là du poison... Un poison terrible ! J'en reconnais la saveur.

—Du poison ! répéta Andrée prête à s'évanouir.

—Silence ! fit le docteur Robert, silence ! Sauvons d'abord Jeanne. Nous verrons ensuite.

—En est-il temps encore ?

—Oui, oui, je l'espère. J'en suis sûr, Mais deux jours de plus, il eût été trop tard.

.....

Désiré était absent de Genthod lorsque le docteur Robert y était arrivé. On avait envoyé le jeune garçon à Genève pour diverses courses. C'est après les avoir exécutées, que Désiré rentra à Genthod, à l'heure du repas du soir. Il faisait déjà nuit.

Ayant à rendre compte des commission dont on l'avait chargé, il se dirigeait vers l'appartement de madame de Beaumont lorsqu'au moment où il allait frapper à la porte, cette porte s'ouvrit. C'était Robert qui sortait de la chambre particulière de madame de Beaumont pour retourner près de Jeanne. Le palier vivement éclairé envoyait sa lumière en plein sur le visage énergique de Robert. Au premier coup d'œil, Désiré reconnut le docteur, et, quelque fût son empire sur lui-même, il ne put retenir un cri de surprise et de terreur.

La surprise de Robert à la vue de l'ancien groom du comte de Noiville fut non moins grande, car il l'avait reconnu, lui aussi, au premier coup d'œil.

Nous ajouterons que cette surprise ne fut pas très agréable.

Tout ce qui lui rappelait un passé douloureux et odieux, à la fois, ne pouvait que lui être pénible. Cependant, il n'eut pas le temps de se livrer à ses réflexions, car Désiré, comprenant qu'il fallait payer d'audace et retrouvant en partie son sang froid, se hâta de dire :

—Pardonnez-moi, monsieur, mais je m'attendais si peu à voir monsieur, que, dans le premier moment, j'ai eu pour, ne pouvant en croire mes yeux.

—Vous êtes donc ici, Pierre Henry ? répliqua Robert, en le regardant avec une attention qui troublait l'affreux gamin, bouleversé à l'idée que Robert était médecin, et qu'il allait peut-être découvrir le crime entrepris contre Jeanne, la sauver, renverser, encore une fois, l'échafaudage péniblement élevé par sa perversité précoce...

—Mais oui, dit madame de Beaumont, qui s'était avancée en entendant les cris de Désiré et les paroles du docteur Dauray. Le pauvre petit malheureux se trouvait sur le pavé, en pays étranger, et nous l'avons recueilli.

Alors, en peu de mots, elle mit Robert au courant de la fable inventée par le frère de Prosper pour se faire admettre auprès de Jeanne.

—Vous avez bien fait, dit simplement Robert, luttant contre l'antipathie que lui inspirait instinctivement le gamin, dont la figure lui rappelait de si tristes souvenirs. Il faut toujours tendre la main à ceux qui souffrent.

Et, s'éloignant à travers le corridor, il regagna la chambre de Jeanne, près de qui il devait veiller pendant la nuit. À son arrivée, Andrée lui céda la place, et Robert resta seul, livré à ses préoccupations, à ses rêves et à ses inquiétudes, au chevet de la jeune femme qui dormait profondément, calmée par la potion que lui avait administrée l'homme qui l'aimait.

Si Robert ne dormait pas, cette nuit, épiait le sommeil de Jeanne, écoutant sa respiration, suivant, pour ainsi dire, de l'œil l'action de ses médicaments sauveurs, Désiré, on s'en doute bien, passa de son côté une nuit blanche. Pour lui, l'arrivée du médecin au château de Beaumont était un coup de foudre terrible. Il ne pouvait rien redouter davantage.

—Tout est perdu ! se disait-il.

XXXII.

Le canton de Genève s'avance comme un coin en pleine terre française, borné d'un côté par la Savoie, de l'autre par le pays de Gex, et ne se relie à la Suisse proprement dite que par le lac Léman et une petite bande de territoire qui se dirige vers le canton de Vaud. Or, ce petit pays, envahi par les étrangers, où tant de Français et d'Italiens vont chercher un refuge, et bien souvent pour de tout autres motifs que des motifs politiques, n'aurait pas tardé à devenir un véritable coupe-gorge, si la police n'y était admirablement faite.

Elle agit là, sans bruit, sans mise en scène, sans violences inutiles, avec une extrême dextérité et une merveilleuse rapidité. De telle sorte que, grâce à l'honnêteté générale des mœurs des habitants du pays et à cette intelligente organisation de la police, la République de Genève, malgré sa position frontalière, est un des pays où l'on joit de la plus grande sécurité, où les

crimes sont le plus rares, et où les malfaiteurs de toute provenance sont le plus vite réduits à l'impuissance.

Le lendemain du jour où il avait acquis la preuve que Jeanno était l'objet d'une tentative d'empoisonnement, Robert se rendit à Genève et se fit introduire chez le ministre de justice et de police de la République de Genève. Nous saurons quel devait être le résultat de cette visite.

Pendant les quelques jours qui suivirent, tout sembla marcher de la façon la plus régulière. Jeanno se rétablissait à vue d'œil, allait de mieux en mieux, renaissant, non seulement, par les soins assidus de Robert, mais par l'amour. Le bonheur n'est-il pas le plus grand des médicaments.

Mais ce bonheur n'était pas partagé, on le devine, par tous nos personnages. Désiré, comme Prosper, se doutait bien que le docteur Robert avait découvert la tentative d'empoisonnement. Son calme, son silence, la tranquillité qu'il affectait ne paraissaient pas naturelle aux deux assassins.

— Il manigance quelque chose ! disait Désiré.

— Je le crains, répondait Prosper.

— Raison de plus pour le frapper, avant qu'il ne nous frappe.

En effet, pendant quelques jours, les deux frères n'avaient cessé de se voir, de comploter, de combiner un nouveau plan qui leur permit de palper, enfin, les millions rêvés. Or, rien ne paraissait plus simple que d'atteindre Robert.

— Ce maudit docteur, disait Désiré, passe ses journées près de madame la comtesse ; elle ne sort pas encore. Aussi, le soir après dîner, ainsi que je m'en suis assuré, il va se promener, pendant une heure au bord du lac. Il respire le frais ! A ce moment, la nuit est profonde ; le pays absolument désert. On s'embusque. Et, l'affaire faite, on jette le corps à l'eau, avec une grosse pierre. Quand on le retrouvera, tu seras déjà loin, toi, Prosper, ainsi que Julie. Pour moi, il faudra que je reste, afin de ne pas éveiller les soupçons.

En effet, ce plan, dans sa simplicité, par sa simplicité même, semblait réunir toutes les chances de succès. Prosper n'était point connu à Genthod-Bellevue.

Julie, que Désiré n'avait pas voulu voir, par prudence, avait quitté Genève depuis deux jours, repartant pour Paris, sur l'insistance de Prosper, qui n'avait rien voulu lui expliquer de leurs nouveaux projets, se contentant de lui affirmer qu'elle hériterait, quand même.

Tout ayant été arrêté définitivement entre Prosper et Désiré, le premier, un beau soir, arriva, à neuf heures précises, dans un petit bouquet d'arbres, près du lac, dont Désiré lui avait clairement désigné l'emplacement.

Prosper était venu à pied, en suivant la route de Lausanne, de telle sorte que personne ne pouvait signaler sa présence, soit dans une voiture, soit dans le train du chemin de fer.

Au moment où il pénétrait sous les arbres, il sentit une main qui lui saisissait le bras. Le misérable tressaillit, pris de peur. Mais la voix de Désiré le rassura aussitôt.

— C'est moi ! dit le faux Pierre Henry.

— Tu es exact.

— Regarde ce sentier. C'est par là qu'il passe tous les soirs, et tu le reconnaîtra facilement, car la lune l'éclaire en plein. Ici l'ombre qui te cache. A ta droite, cette nappe blanche qui miroite, c'est le lac !

— Bien !

— Es-tu armé ?

— Oui, j'ai un poignard.

— Avant cinq minutes, il passera. N'oublie pas les millions et ne le manque pas.

— Non ! fit Prosper d'une voix sourde.

Un léger bruit se fit entendre.

— Qu'est-ce ? demanda Prosper, pris d'une peur froide. On dirait d'un pas qui se retient.

— Chut ! fit Désiré.

Il écoutait la tête penchée. Le bruit avait cessé.

— Ce n'est rien ! reprit-il. Le vent dans les branches. Cependant, je vais m'assurer.

Mais, au moment où il allait s'éloigner, un homme parut sur le sentier, éclairé en plein par la lune. C'était Robert. Désiré resta sur place, immobile, dissimulé derrière un tronc d'arbre. — Attention ! murmura-t-il seulement à l'oreille de son frère.

Robert s'avangait d'un pas calme et rapide à la fois. Sur son front, à la pâle clarté du ciel, on pouvait, néanmoins, distinguer un air de bonheur, de confiance en la vie, qui contrastait éloquentement avec ses tristesses passées. Toute son allure semblait dire : l'existence est bonne !

Et, pourtant, chaque pas le rapprochait de la mort ! Dans le bois, on eût entendu voler une mouche. Robert y pénétra.

Tout à coup, une ombre se détacha. C'était Prosper qui s'élançait sur sa proie le bras levé. Il allait frapper le docteur sans défiance, quand un cri s'éleva, cri déchirant, et, en même temps, une main lui saisit le bras, détourna le coup.

Prosper, furieux, en proie au délire de la terreur et de la soif du sang, sans réfléchir, sans regarder, se dégagea et, comme une bête fauve, plongea son couteau dans le corps de la personne qui le tenait, afin de s'en débarrasser et de s'enfuir.

La main qui l'avait saisi se desserra, et le corps s'affaissa sur le sol. C'était une femme. C'était Julie, qui, se défiant de Prosper et de Désiré, n'était point partie pour Paris ; qui les épiait, depuis deux jours ; qui les avait suivis, et, reconnaissant Robert, l'homme qu'elle aimait, s'était jetée au-devant de la mort pour le sauver.

— Robert ! Robert ! fuyez ! balbutia-t-elle dans une sorte de râle.

Mais Robert, sans la reconnaître, comprenant en partie ce qui se passait, loin de fuir, se précipitait sur l'assassin et essayait de le désarmer. Prosper était vigoureux, et la terreur centuplait ses forces.

Entre ces deux hommes, jeunes et forts, tous deux, il y eut une lutte terrible. Pendant ce temps, Julie se débattait sur le sol, criant d'une voix étouffée et qui faiblissait de seconde en seconde :

— Au secours ! à l'assassin !

Peut-être Robert eut-il succombé dans ce combat corps à corps contre un homme armé et qui ne cherchait qu'à le tuer, quand tout à coup une douzaine d'hommes accoururent de divers côtés, se précipitèrent sur les deux luteurs et les séparèrent.

En un clin d'œil, Prosper fut désarmé, garrotté, et se trouva près de Désiré, également garrotté. En voyant ce qui se passait, le petit misérable avait voulu s'enfuir, mais il était tombé au milieu de ceux qui accouraient, et à la tête desquels se trouvait un agent déguisé en domestique, placé chez madame de Beaumont par le préfet de police de Genève. Ceux qui l'accompagnaient étaient également des agents genevois.

On releva avec précaution la jeune fille qui, portée par deux

hommes, fut conduite avec les prisonniers, chez madame de Beaumont, dont la demeure n'était qu'à quelques minutes. Ce ne fut que là, sur le lit où on la déposa, sans connaissance, que Robert la reconnut. Avant de rien demander, il s'occupait d'abord de celle qui lui avait sauvé la vie.

Au premier coup d'œil, il vit que la blessure était mortelle. Cependant, la jeune fille ne tarda pas à rouvrir les yeux. En apercevant Robert, près d'elle, sain et sauf, son pâle visage, déjà marqué par la mort, eut un sourire.

—Comment êtes-vous ici ? lui demanda Robert, bouleversé, saisit d'une immense pitié.

—Je vais vous le dire, répliqua-t-elle, mais devant témoins.

On fit entrer plusieurs domestiques, quelques-uns des agents et leur chef.

—Bien ! fit-elle. Ecoutez-moi.

Alors, en quelques phrases hachées par les hoquets de l'agonie qui commençait, elle raconta comment le comte de Noiville avait été tué, par Prosper, avec l'aide de Désiré. A peine avait-elle terminé, que ses yeux se fermèrent.

—Elle est morte ? demanda le chef des agents.

—Non, pas encore ! répondit Robert en se penchant vers elle, pour s'assurer de la réalité de son état.

Mais, des qu'il fut près d'elle, la malheureuse, se redressant dans une suprême convulsion, lui jeta les bras autour du cou, et l'attira contre elle.

—Je t'aime ! murmura-t-elle.

Puis, comme si ce dernier effort avait épuisé ce qu'il lui restait de vie, elle retomba, muette, cette fois, pour toujours.

On comprend ce qui s'était passé. Le chef de la sûreté de Paris avait envoyé à toutes les polices d'Europe le signalement de Désiré, se faisant appeler Pierre Henry. L'agent genevois, dès son entrée chez Mme de Beaumont, avait reconnu celui qu'on cherchait vainement. Il en avait avisé ses chefs.

Depuis quatre jours, pas un mouvement de Désiré ni de Prosper n'avait échappé à la police qui les gardait à vue, sans qu'ils s'en doutassent. Cependant Robert eût peut-être succombé si Julie, enivrée par l'amour qui est plus clairvoyant et plus audacieux que toutes les polices de la terre, ne s'était pas trouvée là pour détourner contre elle la fureur de l'assassin.

Prosper vient d'être condamné à mort.

Désiré a été renfermé dans une maison de correction, où il doit rester jusqu'à sa majorité, sa jeunesse le mettant à l'abri d'une condamnation plus grave.

Les bans de Jeanne et de Robert sont publiés. Maintenant que leur réhabilitation a été éclatante, ils n'ont plus rien à désirer. Ne vont-ils pas être l'un à l'autre ? Et n'est-ce pas tout pour ceux qui s'aiment réellement de tout leur cœur et de toute leur âme ?

FIN

Commencé le 13 Décembre 1883—No. 207.

On disait à un vieillard :

—C'est merveilleux ! quatre-vingt ans ! et aussi ingambe !

—Oui !... et je lis sans lunettes !

—Et vos dents ?

—Il ne m'en manque pas une ! !

—Pas possible !

—Pardonnez-moi !... je les ai toutes conservées... dans une boîte !

UN DRAME A TUNIS

I.

La ville au loin s'endormait. De rares lumières apparaissaient, tachant d'une lueur jaune et mince la blancheur des murs où jouait le panache d'ombre des dattiers.

La lune montait, très large dans un ciel d'acier. Au sud, l'horizon s'éclaircissait d'un reflet qui se fondait dans l'intensité du bleu, reflet lointain du désert dont la chaude blancheur éclairait la nuit africaine.

—Ecoute, Moïna, dit Abel Gourin, tu as quitté la maison de ton père pour venir ce soir passer une heure chez moi, tout mon amour t'en romeroie, mais il faut bien que tu saches quelles conséquences peuvent sortir de ton audace, nous nous aimons depuis six mois, Moïna, mais depuis six mois ton père, le vieux Jacob, te surveille, il ne m'aime pas, lui, il préférerait pour gendre ton amoureux, Julio Maccioli.

—Mais moi, je le hais, son Maccioli.

—Bien vrai ?

—Bien vrai... Il me poursuit jusqu'à la synagogue, je ne puis faire un pas dans la ville sans le rencontrer, il suit mes talons comme mon ombre, et l'autre soir, au coucher du soleil, il a eu l'audace de me dire :

—“ Souviens-toi de ceci, Moïna : si tu ne veux pas être ma femme, tu seras ma maîtresse, dussé-je te faire enlever de force chez ton père par mes ouvriers. ” Or, tu sais qu'il est ingénieur de la ligne et qu'il a beaucoup de terrassiers italiens, des joueurs de couteau.

—C'est ce que je voulais te dire, Moïna, il y aura du sang versé pour tes grands yeux noirs et tes petits pieds blancs, car si Julio Maccioli est ingénieur, moi, je suis chef de gare et s'il a ses ouvriers italiens, moi, j'ai mes ouvriers français. Nous verrons bien qui aura raison de leurs couteaux ou de nos fusils !

—Ecoute-moi, Abel, écoute-moi aussi, si l'on en venait aux mains à cause de moi, ses Italiens ne seraient pas seuls. Tu sais qu'il a ses entrées au palais du bey, et que c'est lui qui soudoie cette feuille qu'on répand parmi les tribus et qui prêche, dans les montagnes des Kroumirs, dans les vallées de la Medjerda et jusque chez les Thouaregs, le massacre des Français, la guerre sainte, l'extermination. Comme si les Français étaient seuls menacés ! ..

—Eh bien ! qu'ils y viennent ! qu'ils nous attaquent, qu'ils nous écrasent s'ils l'osent ! La France est derrière nous, et la France d'aujourd'hui n'est plus celle d'autrefois, on a mis des fusils dans les mains de tous les jeunes hommes, s'il faut que la poudre parle, elle parlera.

—Tout cela pour Moïna, pour une pauvre juive !

En jetant ce cri d'orgueille superbe, la juive se redressa, un éclair aux yeux, une lueur au front. La clarté de la lune entrant, blanche, par la croisée ouverte, tandis qu'une lueur tamisée tombait d'une lampe orientale suspendue au plafond du salon particulier du chef de gare.

Moïna apparaissait avec le svelte élanement de sa taille, et la rougeur sensuelle de ses deux lèvres dont le sourire laissait voir une fine rangée de dents railleuses.

Ses longs yeux d'un noir bleu se noyaient de langueurs infinies que chauffait la teinte bistrée des paupières arquées de cils noirs. Ses cheveux avaient exactement la nuance de ses yeux. Leur épaisseur chaude était retenue sous la nuque par une résille ornée de grains de corails rose. Un collier de corail rose faisait

trois fois le tour de son cou et deux dormouses de corail et d'or ponctuait la conque mignonne de son oreille.

Par son profil très pur, par son nez court et droit, par son front un peu bas sous la profusion des cheveux, elle ressemblait à sa mère, une Bulgare morte de chagrin.

—Serrais-tu donc joyeuse de voir couler le sang à cause de ta beauté? s'écria Abel Gourin. Ah! Moïna, ma petite Moïna, comme tu es femme! Mais non, vois-tu, si belle que tu sois, si grand que soit l'amour que tu inspires, tu ne serais pas la cause du massacre, tu n'en serais que l'occasion. La cause véritable c'est que nous, Français, commençons à nous fatiguer des humiliations dont on nous abreuve depuis qu'on nous a vus faibles. Dieu merci! le malheur nous a retrempés, nous ne voulons plus attaquer personne, mais nous défions les agresseurs. Si quelqu'autre homme que ton père essayait de t'enlever d'ici, je n'aurais qu'un regret, c'est que tu ne fusse pas ma femme.

—Pourquoi?

—Parce que si tu étais ma femme, je serais pleinement dans mon droit en te défendant, tandis que maintenant j'aurais l'air de défendre ma maîtresse.

—Votre maîtresse, Abel, mais vous savez bien que ce n'est pas vrai, vous qui m'avez respectée.

—Je le sais, mais d'autres ne le savent pas, les apparences seraient contre toi, Moïna.

—Alors, vous me renvoyez... Déjà, dites?

—Moi te renvoyer, chère mignonne!... non, jamais!... Je voudrais toujours te garder ici, dans ma maison, sur mon cœur et baiser durant toutes les nuits tes longues paupières, tes lèvres d'enfant..., car tu es un enfant, chère adorée.

—J'ai quinze ans.

—Quinze ans?... j'en ai dix de plus que toi.

—Vous êtes un homme, vous, les hommes vieillissent moins vite que les femmes.

—Ne parlons pas de vieillir, Moïna, la fin de l'amour vient assez vite.

—Vous y croyez donc!

—Hélas! ma chère mignonne, l'amour s'épuise comme tout ce qui est humain. Toi même tu deviendras vieille et ton cœur se desséchera comme ton visage.

—Si tu m'aimais, Abel, comme je t'aime, moi, pauvre fille juive, si tu avais dans ton cœur l'ardeur ineffable du mien, tu ne croirais pas que l'amour puisse s'épuiser et le cœur se dessécher, tu te refuserais à penser que Moïna puisse devenir laide.

Elle dit cela en lui passant autour du cou ses deux mains jointes et, se haussant sur la pointe des pieds pour le regarder de plus près, elle plongea dans les yeux du jeune homme ses yeux noirs où le doute mettait une lueur humide.

La soirée s'avavançait.

On entendait près de la voie le roulement d'une locomotive qui chauffait, placée en travers d'une plaque tournante.

Le mécanicien avait allumé les lanternes; on les voyait luire comme deux yeux rouges derrière la gare dont l'ombre s'allongeait en pointe sur les rails.

Tout près de là, des agents de la compagnie formaient un train de marchandises.

Du haut d'un groupe de dattiers un rossignol semait ses trilles de velours, tandis qu'au loin, sur les rochers du cap Carthage, la mer prolongeait son roulement grave dans le silence de la nuit.

Tout à coup la jeune fille tressaillit. Quelqu'un montait

dans l'escalier. Des pas étouffés firent craquer le palier; derrière la porte entr'ouverte un homme entra sans bruit.

—Julio Maccioli! murmura la belle juive, qui s'affaissa sur un divan aux pieds d'Abel Gourin.

Le Français, qui tournait le dos à l'entrée, fit volte-face très vivement.

Il était temps, car d'un bond l'étranger s'élança sur lui le poignard levé.

Une seconde plus tard, Abel Gourin avait entre les deux épaules une lame d'acier fichée comme un clou dans un mur. Heureusement pour lui, il était vif, et de plus, quoique maigre et de moyenne taille, il jouissait d'une vigueur d'athlète, la vigueur trompeuse des visages pâles.

Du bras gauche il para le coup et de la main droite saisit le poignet de l'Italien.

—Jetez cette arme, monsieur! ordonna-t-il tranquillement.

—Non!

—Jetez là, vous dis-je.

—Lâchez votre couteau.

—Non.

—Alors, je vais m'en servir pour vous faire une marque au front, quoique je n'aie pas besoin de cela pour vous reconnaître, monsieur Julio Maccioli.

Et, lui serrant le poignet avec la puissance d'un étau, il lui fit une croix sur le front avec son propre poignard. Julio Maccioli poussa un cri de douleur furieuse et lâcha l'arme, qui tomba sur le tapis. Vivement Moïna le releva et la tendit à Abel Gourin.

Le jeune chef de gare venait d'abandonner son adversaire. Il prit le poignard et le lança par la fenêtre avec un sourire paisible.

—Vous êtes plus fort que moi, dit l'Italien, vous m'avez empêché de vous tuer, vous ne m'empêcherez pas de vous dire ma haine pour vous, monsieur Abel Gourin, vous qui ne craignez pas d'enlever une fille mineure à son père pour la faire servir à vos misérables vanités de Français sans cœur et sans délicatesse: car vous n'aimez pas cette jeune fille et vous ne la gardez chez vous que pour la compromettre.

—Ce que vous dites là n'est pas vrai, monsieur Maccioli, s'écria Moïna Jacob avec un tremblement indigné dans la voix, c'est un mensonge infâme, entendez-vous? Je suis venue ici, parce que j'aime monsieur Abel Gourin autant que je vous hais, entendez-vous; parce que je l'estime autant que le vous méprise, entendez-vous, monsieur Julio Maccioli; mais il n'est pas plus mon amant que vous, qui ne serez jamais ni mon amant, ni mon mari, entendez-vous, monsieur Julio Maccioli?

—Oui, j'entends, mademoiselle, j'entends que ce monsieur vous a respectée alors que vous veniez vous proposer à ses désirs; j'entends qu'il vous a dédaignée alors que vous vous jetiez dans ses bras, et je m'étonne qu'une fille comme vous manque assez de fierté pour prendre le parti de l'homme qui la méprise contre celui qui l'adore.

—Je crois, monsieur Maccioli, interrompit Abel Gourin, que vous devez avoir dit tout ce que vous avez à dire, si prodigue en imagination que soit la cervelle d'un homme, elle s'épuise à la fin, avez-vous assez menti, monsieur, assez calomnié cette jeune fille, assez bravé ma patience? Eh bien, croyez-moi, finissez, allez-vous-en.

—Je m'en irai quand je voudrai et je n'ai pas tout dit.

—Tant pis pour vous, monsieur, car si vous ajoutez un mot

qui effleure l'honnêteté de mademoiselle Moïna Jacob, je vous jure sur mon honneur et sur celui de ma fiancée que je vous envoie rejoindre votre couteau.

En disant cela, Abel Gourin devint très pâle. Au même instant Julio Maccioli se pencha par la croisée et cria d'une voix claire :

—A moi, camarades ; à moi, mes amis ! Mort aux Français !

II.

Mort aux Français !

La voix de Maccioli souleva mille échos dans la nuit environnante. En un instant la gare fut attaquée par une foule hostile composée d'Italiens à pied et d'Arabes à cheval.

—Viens, Moïna, dit Abel Gourin, suis-moi.

Par l'escalier de service ils descendirent sur la voie.

Au moment où ils franchissaient les rails, plusieurs coups de revolver furent tirés sur eux ; une balle effleura le front de la juive.

—Lâches ! cria-t-elle.

Abel Gourin l'enleva de terre et courut vers la locomotive immobile encore, mais prête à partir et déjà en place sur les rails en tête du train de marchandises. Le mécanicien et le chauffeur étaient à leur poste.

—En route, mes enfants ! ordonna le chef de gare.

Les énormes bielles d'acier se tendirent comme des jarrets de colosse, les six roues de la machine commencèrent leur mouvement. Tout le train s'ébranla.

Abel Gourin poussa Moïna sur l'escalier du dernier wagon et tous deux gagnèrent vivement le poste du chef de train.

Déjà la vitesse acquise était considérable lorsqu'une troupe de cavaliers arabes déboucha sur les rails et se mit à suivre au galop la tête du train en criblant de balles la locomotive. Abel Gourin vit successivement le mécanicien et le chauffeur tomber sous les roues dont le mouvement s'accélérait de minute en minute. Bientôt les cavaliers furent dépassés.

Abel Gourin les vit disparaître au fond d'une tranchée, où la ligne faisait une courbe.

L'idée violente de la situation qui se présentait et du péril immense que sa fiancée allait courir avec lui apparut alors au jeune chef de gare. Le mécanicien étant mort, la machine désormais sans frein ni guide allait les emporter ensemble vers un sinistre et sans doute vers une mort tragique... Comment eussent-ils pu franchir toute la longueur du train et atteindre la locomotive pour stopper une fois hors d'atteinte des stipendiés de Maccioli ?...

Du reste, le chef de gare était absolument incapable de remplacer le mécanicien qui venait d'être tué. Il n'avait pas même les connaissances mécaniques élémentaires.

Sous l'empire de l'angoisse énorme qui lui serrait les tempes, Abel Gourin se frappa le front à deux mains et d'une voix étouffée murmura, pendant qu'une larme chaude glissait sur sa joue :

—Malheureux ! qu'ai-je fait ? Ah ! je suis mille fois maudit !

—Qu'es-tu donc, Abel, que se passe-t-il, dis-moi ?

—Je suis un fou, un misérable de t'avoir emmenée, tu ne sais pas que nous allons à l'aventure, à la mort sans doute.

PRIMES !

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC !

Le TROIS JUILLET prochain, nous commencerons la publication d'un nouveau roman encore inconnu en Canada, et qui surpasse de beaucoup tout ce que nous avons publié jusqu'à ce jour, tant sous le rapport de l'intérêt qu'il inspire au lecteur, que par la richesse de son style. C'est un chef-d'œuvre du plus grand mérite.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, le journal pendant un mois à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

DE PLUS, à toute personne qui paiera un an d'abonnement (UNE PIASTRE), nous adresserons la collection complète d'une année de notre journal, à son choix, dont elle peut voir le contenu, année par année, plus loin.

Aux personnes qui nous feront parvenir le prix de deux années d'abonnement (DEUX PIASTRES), nous enverrons la collection de trois années complètes de notre journal, tel que plus haut décrit.

Enfin, aux personnes qui nous feront parvenir le prix de trois années d'abonnement (TROIS PIASTRES), nous enverrons la collection complète de notre journal, moins, cependant, la première année, qui est épuisée.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an ; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans ; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1^{er} Janvier 1881 au 1^{er} Juillet 1884, soit trois ans et demi, et le journal pendant trois autres années.

Aux personnes qui nous feront parvenir le prix de six mois d'abonnement (50 CENTS), nous enverrons le journal pendant six mois et, en plus, une collection de notre journal contenant une histoire complète.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1^{er} janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1^{er} janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880—Épuisée.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur.*—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur (suite et fin), La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite.*—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant (suite et fin), Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière.*—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE (1884) — jusqu'au 1^{er} juillet — *Les Drames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière (suite et fin).*

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1936.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)

LA FIN AU PROCHAIN NUMÉRO.

La Vie de la Presse

VITAL CASSAN, dessinateur et graveur sur bois, est maintenant au No 475 rue Craig, bureau du *Feuilleton Illustré*.